

vous connaissez les vœux de mon fils et les miens ; il a déjà eu l'honneur de vous les exprimer, et j'ajoute ici que notre bonheur à tous deux nous semble attaché à leur réalisation. Sans doute, vous avez réfléchi, vous vous êtes consultés... oserai-je vous demander votre réponse ?

— Parlez, monsieur, ajouta Edmond ; ma vie, ma félicité dépendent de votre décision."

Monsieur Berthaud se leva et attira sa fille auprès de lui : " Madame, dit-il, si mademoiselle de Valville accepte votre demande, sa mère et moi nous ratifierons son choix.

— Mademoiselle de Valville !... Quoi ! Julie !... et vous, monsieur, qui êtes-vous donc ?... répondez de grâce !

— Je suis le comte de Valville, madame, et mes enfants sont les derniers héritiers, d'un nom jadis illustre.

— Vous étiez donc le possesseur du château que j'occupe moi-même et que je n'ai acquis qu'en croyant avoir la certitude de votre mort ?

— Ce château fut la demeure de mes ancêtres, et le ciel a voulu que ma fille revint, isolée et dépendante, dans les lieux où ses pères avaient vécu en souverains ! Comme vous le disiez, madame, le bruit de ma mort se répandit, à la suite d'une grave blessure que j'avais reçue à l'armée de Condé ; je guéris pourtant, mais je me trouvais en pays étranger, pauvre, dénué de tout, sans présent et sans avenir. Je revins en France ; ma fortune, celle de ma femme étaient perdues ; alors ne voulant pas importuner de mon malheur des amis, ou plus habiles ou plus heureux, je repris ce nom de Berthaud, l'ancien et véritable nom de ma famille, je cherchai à donner des leçons de dessin et de langues étrangères, et dans ce vaste Paris, où l'indessin et de langues étrangères, et dans ce vaste Paris, où l'indessin fortune se cache si facilement, je vécus pauvre, mais heureux, grâce à ma femme et à mes enfants. Vous savez combien, aux jours de l'épreuve, Julie s'est montrée courageuse et forte ! son

travail nous a fait vivre, son amour nous a consolés... elle a été à la fois notre orgueil et notre joie !

— Et ce trésor dont nous connaissons tout le prix, daignerez-vous nous l'accorder ? ajouta vivement madame Godefroy. Maintenant, monsieur, que je connais votre secret, mon désir est mille fois plus vif encore.

— Répondez ! Julie, dit le comte de Valville.

— Mon père, ma mère... parlez pour moi !

— Eh bien ! mon enfant, sois pour ton époux ce que tu fus pour ton père... Madame, Julie est vôtre !

— Ma fille ! appelez-moi votre mère !"

Julie baissa les yeux, s'inclina profondément et dit :

" Ma mère, accordez-moi ma première demande, au nom de l'amour et du respect que je vous promets. J'ai appris que madame de Nugens est à Paris, ouvrez-lui vos bras et votre maison... ma mère ne me refusez pas !"

Madame Godefroy fronça le sourcil, mais, prenant la main de Julie... elle répondit :

Mademoiselle de Valville ne saurait être refusée... Mon fils, écrivez à votre sœur et invitez-la à vos noces."

Puis se tournant vers madame Berthaud, elle ajouta à demi-voix :

" Il y a sympathie... Edmond m'a fait cent fois la même demande. J'avais refusé, mais je ne résiste pas à Julie : elle m'a appris à pardonner."

Julie se maria et fut heureuse, heureuse du bonheur de ses parents, si longtemps l'objet de ses travaux et de ses sacrifices, heureuse de la félicité de sa nouvelle famille, à laquelle elle avait apporté, dot précieuse !... l'union, l'amour et la paix.

MME. EVELINE RIBBECOURT.

Journal des Demoiselles.

DE NAPLES A JERUSALEM.

PELERINAGE D'UN HISTORIEN.

(SUITE.)



ES principales curiosités de Constantinople sont les mosquées, le grand bazar, les murailles qui défendent la ville du côté de terre, l'aqueduc de Valens, la citerne de Constantin, la caserne du Sérasquier, la place de l'Hippodrome, enfin le couvent des derviches tourneurs. Parmi tous ces objets, celui qui m'intéressait le plus en ma qualité de chrétien, c'était Sainte-Sophie, qui a été terminée mille ans avant l'achèvement de Saint-Pierre de Rome et dont les conquérants firent un temple islamite. L'entrée des mosquées n'est permise

aux Francs que dans le cas où ils sont munis d'une licence. Chaque voyageur demande par l'entremise de son ambassadeur un firman. Le ministre ottoman le délivre au nom de la personne désignée par l'agent diplomatique ; ce firman ne coûte rien par lui-même, mais il vous est apporté par un officier supérieur du sérail auquel on doit donner un beau *bakchis*, 80 fr. est le moins ; puis à chaque mosquée que l'on visite, il est de règle de donner un *bakchis* à l'iman, ou curé de la paroisse, de sorte que tous ces *bakchis* réunis composent un total (le plus modeste) de 400 fr. Néanmoins le titulaire du firman peut amener avec lui dix, quinze, vingt individus, lesquels sont censés composer sa suite, suivant les habitudes orientales ; les voyageurs récemment arrivés s'enquerraient